

LE SOLDAT

ET

LE FOURNISSEUR,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Par **M. CARMOUCHE.**

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de
la Gaité, le 20 août 1827.

PRIX : 4 fr. 50 c.



PARIS,

BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN,
N^o. 29, VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.



1827.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DUFOURAGE.....	M. MERCIER.
JULIEN.....	M. LÉOPOLD.
GUILLAUME, vieux soldat.....	M. JULIEN.
GENEVIÈVE, paysanne allemande.....	M ^{lle} . GOUGIBUS.
LATULPE.....	M. JOSEPH.
SCHABRAQUE. } Militaires français.	M. PLANCON.
LAVALEUR ... }	M. DUMOUCHEL.
PAYSANS.	
SOLDATS.	

La Scène se passe dans un bourg d'Allemagne, près des frontières.



LE SOLDAT ET LE FOURNISSEUR.

COMÉDIE EN UN ACTE.



Le Théâtre représente l'entrée d'un bourg. A droite du spectateur la façade d'une Maison de jolie apparence. A gauche, l'entrée d'une Ferme, une table sous des arbres. Au fond, la campagne, et dans le lointain on aperçoit des fortifications et ouvrages avancés.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA VALEUR, SCHABRAQUE, LATULIPE, et trois ou quatre autres Soldats ; ils sont groupés autour de la table. GENEVIÈVE pose dessus une cruche d'eau de-vie.

GENEVIÈVE.

Tenez, mes bons Messieurs, v'là tout ce que j'pouvons faire pour vous... c'est la dernière cruche d'la maison...

SCHABRAQUE.

Ben vrai, la p'tite mère?...

GENEVIÈVE.

Foi d'Geneviève... Mais j'vous la donne de bon cœur ; ça fait que Flimann boira moins, et qu'il ne dormira pas tant.

LATULIPE.

Flimann ! c'est son chef de file indubitablement?

GENEVIÈVE.

Quand j'dis mon chef de file !... pas de toué ; ce n'est que mon mari...

SCHABRAQUE.

Mille millions d'une pipe ! et vot' mari a le cœur de nous donner une cruche d'eau-de-vie pour six lurons qui ont desséché au feu de l'artillerie !

GENEVIÈVE.

Jésus mengott !.. c'est pas assez ?..

LES SOLDATS, riant.

Ah ! ah ! ah !

SCHABRAQUE.

Vous ne connaissez pas la victoire... ça a toujours soif !...

GENEVIÈVE.

Ecoutez donc, faut ben garder quèqu chose pour le lendemain.

LAVALEUR.

Le lendemain ?.. Un soldat ne connaît pas ce mot là.

GENEVIÈVE.

Savez-vous que le pays est ben fatigué ? Encore ce matin on a tambouriné que tous ceux qui avaient des fourages *encourraient* les peines les plus sévères, s'ils ne les donnaient pas pour la nourriture de l'armée... Depuis que c'te campagne dure, les pauvres paysans, ils en ont vu des soldats ! et nos champs d'blé et nos vignes, voyez-vous, ça ne comptait pas sur les logemens militaires.

LATULIPE.

Bien riposté, ma bergère... Elle est gentille... et il faut insensiblement que je lui paie son rogame...

GENEVIÈVE.

Oh ! grand merci, monsieur l'honzard, c'est de bon cœur.

LATULIPE.

Je n'ai pas l'intention de vous offrir du numéraire... Mais j'veux vous payer par un baiser... (*Il s'approche d'elle et la lutine.*)

GENEVIÈVE, se défendant.

Finissez donc... Vous savez ben que vos généraux ont défendu la maraude.

SCHABRAQUE, aux autres.

Pendant qu'il s'oublie, attaquons c'te petite là, nous autres.

LATULIPE, à Geneviève.

Non ; mais un baiser simplement... ça s'ra pour vot' solde...

(5)

GENEVIEVE.

Eh bien, j'aime mieux vous la donner pour rien... j'y gagnerai encore. Adieu, M. le soldat. (*Elle lui échappe et rentre.*)

SCHABRAQUE, buvant.

A la santé de Latulipe, le galant du régiment!

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté GENEVIÈVE.

LES AUTRES.

A la santé de Latulipe!...

LATULIPE.

Un moment.. j'en suis, moi, de ma santé... (*Il tend son verre, on fait mine de lui verser.*) Eh ben, v'là tout ce que l'on me laisse?

SCHABRAQUE, montrant la cruche.

Dame, elle est hors de service! Pendant que tu faisais le joli cœur...

LATULIPE.

Dieu de dieu!... est-il possible de réduire le soldat dans c't'extrémité... à la merci du paysan... qui rechigne toujours pour l'exhibition des vivres et du liquide!...

LAVALEUR.

Après tout il a raison... D'puis deux mois que nous sommes cantonnés ici... et que nous sommes à ses crochets...

SCHABRAQUE.

A qui la faute? à c'chien de fournisseur! (*Il montre la maison.*) V'là six jours que nous attendons ses convois et ses munitions de bouche.

LAVALEUR se lève ainsi que les autres.

Ah! ton fournisseur, n'm'en parle pas!... C't homme là est capable de tout...

LATULIPE.

Il regarde les militaires comme des zéros en chiffres... pas une idée de générosité...

SCHABRAQUE.

Il était procureur... et il est devenu fournisseur!...

LAVALEUR.

Et nous sommes nourris comme des clercs... et de l'ancien régime encore.

LATULIPE.

Si on disait qu'il tire au mur aussi, lui !... mais non ; il a un gros Gargantua de maître d'hôtel qui, tous les matins... vous lève des conscriptions de basse-cour !... tout y passe, les chapons et les coqs, le ban et l'arrière-ban...

SCHABRAQUE.

Et y en a jamais un de réformé.

LATULIPE.

Enfin, hier, j'aperçois un lapin... qui cherchait à se sauver... un réfractaire... je veux le fusiller... je pensais à notre déjeuner, mes amis, voilà-t-il pas que le gros chef de cuisine me cherche querelle... en me disant que le déserteur devait être mis en giblotte pour la table de M. le fournisseur !...

SCHABRAQUE.

Ah ! mille escadrons !... si j'avais été là...

LATULIPE.

Sans le major qui nous a entendu... ça se serait mal fini... mais si jamais je me trouvais face à face avec M. Dufourage...

LRVALEUR.

C'est pas ça... c'est pas ça... le général qui est malade ne sait pas ce qui en est, j'en suis sûr... Faut lui faire une pétition.

LES AUTRES.

Oui, oui !

LATULIPE.

Tu as encore de l'esprit, toi !... une pétition, et pas plus tard que tout de suite.

SCHABRAQUE.

Oui, oui, allons-y...

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JULIEN, portant un paquet au bout d'un bâton.

JULIEN.

Ah ! bon, voilà des militaires qui pourront m'enseigner... Messieurs, connaissez-vous M. Dufourage ?

LATULIPE.

Dufourage, le fournisseur ?

JULIEN.

Oui, camarades.

(7)

SCHABRAQUE.

Nous ne le connaissons que trop.

JULIEN.

Pourriez-vous me dire où je le trouverai ?

LATULIPE.

A c'te heure-ci?... dans son lit ou à l'office... Tenez, il demeure-là...

JULIEN.

Ah ! grand merci.

SCHABRAQUE.

Vous allez le voir, dites-lui bien des choses pour nous.

LAVALEUR.

Oui, faites-lui nos compliments... dites-lui qu'il est encore un fameux français !

LATULIPE.

Oui, et qu'il aura de nos nouvelles.

(Ils sortent par le fond, à gauche.)

SCÈNE IV.

JULIEN *seul*, ensuite DUFOURAGE *en robe de chambre blanche, pantalon, gros jabot, mouchoir blanc à la main, tabatière d'or.*

JULIEN.

De quel air ils parlent de lui !... ah ! dame on dit qu'il est devenu si fier, si hautain... depuis qu'il est dans les honneurs ; il me semble que si je devenais plus heureux, je ne changerais pas ainsi... que j'aimerais toujours mes anciens amis, ma mère... et ma Louise surtout... mais n'y pensons plus... jamais il ne voudra que je l'épouse. (*il regarde la maison.*) Comment va-t-il me recevoir?... n'importe, il le faut.

(*Il s'approche.*)

DUFOURAGE, dans la coulisse.

Oui, le couvert à midi juste, et surtout qu'on serve chaud... et ne raisonnez pas, drôle !

JULIEN.

C'est lui... je reconnais sa voix.

DUFOURAGE, entrant.

Il est inconcevable que des domestiques se permettent de raisonner !... j'entends être servi comme un prince ! et mieux même, si c'est possible.

JULIEN, le saluant.

Bonjour, M. Duf....

DUFOURAGE.

Que voulez-vous, mon cher ?

JULIEN.

Vous ne me reconnaissez pas, M. Dufourage ?

DUFOURAGE.

Ah ! ah ! c'est toi, Julien ? que diable viens-tu chercher ici, mon cher ?

JULIEN.

Vous connaissez la situation de ma mère... il dépend de vous de l'adoucir... Par suite des malheurs que mon père éprouva... elle fut réduite à vivre dans la petite ferme qui lui restait... le procès que vous lui avez fait, pour lui contester cette propriété, vous l'avez gagné...

DUFOURAGE.

Ah ! ah ! bonne nouvelle... je t'en remercie... Mon homme d'affaires l'a gagné ? il est adroit, ce gaillard-là... très-adroit... je sais bien que c'était juste.

JULIEN.

Eh ! bien, je viens vous supplier de ne pas user de vos droits contre ma mère... laissez-lui le dernier asile qui lui reste...

DUFOURAGE, pensif.

Diable !... diable !...

JULIEN.

Cen'est pas pour long-temps que je vous demande cette grâce... bientôt peut-être elle n'en aura plus besoin !... mais jusques-là, je travaillerai, peut-être pourrai-je parvenir à me placer... je vous laisserai ce que je gagnerai.

DUFOURAGE.

Cependant... la justice doit passer avant tout.

JULIEN.

L'humanité doit quelquefois passer avant la justice. Tenez... votre sœur, cette bonne Louise m'avait remis une lettre pour vous... Lisez.

DUFOURAGE.

Oui, oui, je sais que tu l'aimais... que tu voulais être son mari... Diable, diable, mon cher.

JULIEN.

Nous avons été élevés ensemble, nous sommes du même village.....

DUFOURAGE.

Raisons de petites gens, tout cela... vouloir s'épouser parce que l'on s'aime ! c'est bon pour le peuple... Jo l'ai signifié, jamais Louise ne sera ta femme ; elle peut prétendre à un millionnaire... La sœur d'un fournisseur !

(9)

JULIEN.

Lisez sa lettre, et accordez-moi ce que je suis venu solliciter.

DUFOURAGE.

Je lirai ça plus tard...

JULIEN.

Songez que votre réponse doit décider...

DUFOURAGE.

Quel parti veux-tu donc prendre ? te faire soldat ?

JULIEN.

Non, si je mourais, et ma mère ?

DUFOURAGE.

Te mettre dans le commerce?..

JULIEN, hochant la tête.

Hum ! je suis parti du village avec trente francs... j'étais venu à pied... j'avais fait des économies... mais hier, à la nuit tombante... j'ai trouvé un pauvre soldat couché par terre, accablé de fatigue, de faim, et le peu d'argent que j'avais lui a peut-être sauvé la vie.

DUFOURAGE.

Ainsi, ta caisse est à sec ?

JULIEN.

Oui, mais tout pauvre que je suis, j'ai fait un peu de bien... et le pauvre soldat m'a dit avec de grosses larmes dans les yeux... que le ciel me le rendrait!...

DUFOURAGE.

Cela se peut bien... mais le remboursement peut se faire attendre... Ecoute, tu es un bon garçon...

JULIEN.

Je n'ai jamais pensé à faire du mal, et si tout le monde me ressemblait...

DUFOURAGE.

J'ai renvoyé mon secrétaire avant-hier... ça me gêne de n'en point avoir... à cause d'un tas de petites bêtises... les lettres... l'orthographe... je ne m'occupe pas de ces babioles-là... ce n'est pas un zéro de plus ou de moins par-ci par-là qui m'embarrasse, mais toi, tu es un savant... Pour t'obliger, je puis t'employer avec moi.

JULIEN.

Vraiment ? j'y consens de grand cœur.

DUFOURAGE.

Tu es ferré sur ton barème... tu entends les additions, les soustractions?... tu es mon homme.

Le Soldat.

2

JULIEN.

Ah ! je vous en remercie...

DUFOURAGE.

Entre là dedans, et va t'installer.

JULIEN.

La première lettre que je vous ferai signer sera pour ma mère.

(*Il entre dans la maison.*)

DUFOURAGE.

Nous verrons, nous verrons.

SCÈNE V.

DUFOURAGE, *seul.*

Encore une bonne acquisition que je viens de faire là.. Il est intelligent... et mes affaires iront bien, si je puis le dresser à la tenue des livres... comme je la conçois. Il pourra même me donner des conseils... car je suis dans le plus grand embarras. Conçoit-on l'audace de ce feld-maréchal, qui me propose de faire tomber au pouvoir des assiégés, les convois que je destinais au détachement de l'armée qui est cantonné ici... je ne sais pas à quoi ces gens-là pensent... ma parole d'honneur... ils s'imaginent me séduire pour une misérable somme de cent mille francs... c'est inouï !... maintenant dois-je lui répondre, ou dois-je garder un silence héroïque ?... avec cela, il y a un tas de gens qui viennent me dire qu'avant trois jours nous allons être cernés par un corps de troupes de vingt mille hommes !... mais c'est qu'il a poussé l'audace jusqu'à m'envoyer dix mille francs en bons billets de banque... Ces grands seigneurs se croient tout permis ! Ils sont là... (*il met la main sur sa poche de côté.*) C'est affreux ! on ne se conduit pas ainsi avec un honnête homme, sous prétexte qu'il est fournisseur... Mais qu'est-ce qui m'arrive-là ?... c'est cette petite fermière, ma voisine ; il s'agit sans doute d'avoine ou de foin... Bonne affaire pour moi.

SCÈNE VI.

DUFOURAGE, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *à part.*

Il est seul... v'la le moment de lui parler.

DUFOURAGE.

Bonjour , la belle enfant...

GENEVIÈVE.

Vot' servante , M. le Fournisseur.

DUFOURAGE.

Venez-vous m'annoncer que vous avcz de l'avoine ou du foin au service de notre brave cavalerie ?

GENEVIÈVE, hésitant.

Oh ! non... Je ne viens point pour vous annoncer ça... mais je voudrais savoir , si c'est vrai qu'on punirait un qœcuqu'-z-un qui pourrait par hasard en avoir...

DUFOURAGE.

Je vous comprends... écoutez , je m'intéresse à vous , et je ne voudrais pas vous voir dans une mauvaise affaire...

GENEVIÈVE.

Comment , mais je ne vous ons rien dit...

DUFOURAGE

Vous pensez bien qu'un administrateur de ma force... saisit les choses du premier coup d'œil... mais je suis étonné que votre mari n'ait pas déjà envoyé ses fourrages au quartier général...

GENEVIÈVE.

Ah ! mon dieu , mon dieu... Vous savez que j'en avons ?..

DUFOURAGE.

Vous avez eu le plus grand tort de le garder...

GENEVIÈVE.

Mais dame , il ne faut donc pas que nos bêtes fassent leur quatre repas... parce qu'ils ne sont que des chevaux de campagne...

DUFOURAGE.

Oh ! ma chère , où en est la nécessité ? Allez-vous comparer les chevaux qui portent du beurre et des légumes aux nobles coursiers qui portent les housards du vingt-deuxième.

GENEVIÈVE.

Tout de même ils nous font plus de profit.

DUFOURAGE.

Il n'en est pas moins vrai que vous avez eu tort... car , avouez q ue vous avez dérobé peut-être une centaine de bottes de foin...

GENEVIÈVE.

Non , non , une soixantaine , tout au plus !... et c'est pour une misère comme ça , que vous nous feriez de la peine ?

DUFOURAGE.

Ma foi , je ne vous cache pas que vous êtes fort exposés !

GENEVIÈVE.

Ah! vous me faites peur! Ce maudit foin, j'allons le brûler!..

DUFOURAGE.

Gardez-vous en bien! ce serait pire encore... vous tomberiez naturellement dans les incendiaires.

GENEVIÈVE.

Mais, comment donc faire!.. foi d'Geneviève, je voulais vous l'envoyer... mais vous savez que nos charettes ont été mises en réquisition.

DUFOURAGE.

Et quel honneur pour vous... Elles ont servi de char à la victoire.

GENEVIÈVE.

J'nous serions ben passé de c't honneur là, mais je vous en priens, M. le fournisseur... p't-être qu'on vicndra tout piller chez nous...

DUFOURAGE.

On se contentera de vous faire payer une bonne amende et de confisquer ..

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas moi qui ai peur du pillage, mais c'est not' homme qui ne peut pas en entendre parler.

DUFOURAGE.

Eh bien! écoutez, je m'intéresse à vous... et pour vous rendre un vrai service, je vais vous envoyer un fourgon qui vous débarrassera de tout le foin que vous avez...

GENEVIÈVE.

Comment, nous débarrasser? vous ne me le paieriez donc point?

DUFOURAGE.

Si, si... nous allons faire notre marché, soixante bottes de foin, qu'est-ce que ça peu valoir?... quatre ou cinq ducats.

GENEVIÈVE.

Oh! mieux que ça!... C'est le plus beau foin qu'on peut vous donner...

DUFOURAGE.

Mettons en cinq.. Dans un moment comme celui-ci, les moyens de transport sont extrêmement chers. Vous ne trouveriez pas un fourgon quand vous le paieriez au poids de l'or... Mais je suis accommodant, je vous enverrai un fourgon... Vous me donnerez vingt ducats pour la location, et je vous achète votre foin...

GENEVIÈVE.

Ah! ça, comment que vous arrangez tout ça.. c'est un drôle

de marché... le foin d'un côté, le fourgon de l'autre... et pis c'est moi qui vous redoie de l'argent...

DUFOURAGE.

Oui, mais vous vous débarrassez de ce malheureux foin, de ce funeste foin, et vous y gagnez encore. Si vous ne comprenez pas ça, vous n'entendez rien à l'arithmétique...

GENEVIÈVE.

Ah ! ça se peut bien... mais pourtant il me semble (à part.) Par exemple, j'irai consulter là dessus mon oncle le bourgmestre.

DUFOURAGE.

Mon enfant... entrez là dedans, dites à mon secrétaire qu'il vous donne un laissez-passer... et remerciez moi de ma bonté.

GENEVIÈVE.

Allons... je vous remercie toujours... mais c'est drôle, quoi-que ça !

DUFOURAGE.

Dépêchez-vous... J'ai autre chose à faire que de rendre service à des paysans... (*Il la pousse dans la maison.*) Aussi bien, j'aperçois une figure qui semble vouloir me parler.

GENEVIÈVE.

Il a beau dire, j'sais pas, c'est un marché comme je n'en ons jamais fait.

SCÈNE VII.

DUFOURAGE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Je tombe de fatigue... Ah ! voici quelqu'un .. Monsieur...

DUFOURAGE.

Que demandez-vous, mon cher.

GUILLAUME.

Monsieur Dufourage, le fournisseur.

DUFOURAGE.

Que désirez-vous de lui ?

GUILLAUME.

Quelque secours... J'ai été fait prisonnier après avoir été blessé à la dernière affaire, je suis parvenu à m'échapper...

DUFOURAGE.

Eh bien ! après...

GUILLAUME.

Eh bien, c'est déjà quelque chose, il me semble... j'ai servi ma patrie et je meurs de faim...

DUFOURAGE.

Ce n'est pas très-glorieux...

GUILLAUME.

Je ne vous demande pas cela... Je suis couvert de haillons... j'ai une chaussure qui refuse le service... et je viens m'adresser au fournisseur qui, sans doute, me prêtera son appui.

DUFOURAGE.

Il vous prêtera son appui... mais cela ne vous aidera pas à marcher...

GUILLAUME.

Vous vous trompez, monsieur, il sera touché de la situation d'un vieux soldat... d'ailleurs il doit y avoir près de lui un jeune homme qui est de son pays, un nommé Julien qui me recommandera...

DUFOURAGE.

Non, monsieur. (*à part.*) Il m'envoie là de jolies pratiques, M. Julien.

GUILLAUME.

Vous dites non?..

DUFOURAGE.

Non, vous dis-je, allez rejoindre votre régiment et adressez-vous à vos officiers.

GUILLAUME.

Mon régiment... Je le représente tout entier... je suis resté seul!..

DUFOURAGE.

C'est fâcheux, mais le fournisseur ne peut pas écouter tous les traînards qui viennent quêter...

GUILLAUME, avec fierté.

Quêter!.. Vous m'insultez monsieur.

DUFOURAGE, reculant.

Ce n'est pas mon intention... mais les magasins sont très-pauvres dans ce moment-ci, et le fournisseur ne peut rien faire pour vous... à moins de vous donner ses bottes et son déjeuner, entendez-vous mon cher!..

GUILLAUME.

Qui êtes-vous donc, pour me parler sur ce ton?..

DUFOURAGE.

J'ai l'honneur d'être le fournisseur de...

GUILLAUME.

Vous!.. mille carabines!.. Vous, le fournisseur!.. Je vous

aurais pris pour un ennemi... Je n'ai pas le droit d'exiger, je le sais, mais ce n'est plus au fournisseur que je m'adresse, c'est à un compatriote, à un homme... Vous avez p't-être ben quelque fois de la bonté.

DUFOURAGE.

J'ai de la bonté... mais je n'ai pas d'ordre pour habiller et restaurer tous ceux qui se présentent...

GUILLAUME.

Par mes moustaches... vous avez donc moins de pitié pour moi que n'en ont eu les passans... Ce jeune homme... ce Julien dont je vous parle... il m'a trouvé hier, couché dans la poussière... et il m'a secouru, il m'a donné tout ce qu'il avait...

DUFOURAGE.

C'est bien, ça... c'est un joli trait de sa part.

GUILLAUME.

Tandis que vous ne me montrez que du mépris, de la dureté.

DUFOURAGE.

Dans trois ou quatre jours... j'attends un convoi d'habillemens, de vivres... Attendez.

GUILLAUME.

Attendez! trois ou quatre jours!.. Mille tonnerres! si vous portiez un sabre, vous m'auriez déjà fait raison.

DUFOURAGE.

Vous me menacez, je crois... Holà! mes gens!... Lafleur, Comtois!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN.

M. Dufourage, je viens vous dire qu'il m'est impossible de faire ce que vous attendiez de moi... Que vois-je? le soldat que j'ai rencontré hier!

GUILLAUME.

C'est vous, mon brave, vous qui m'avez secouru, et vous êtes à son service?

JULIEN.

Non, je renonce à ma place. Ainsi, Monsieur, ne comptez plus sur moi.

DUFOURAGE, surpris.

Tu ne veux plus être mon secrétaire?

GUILLAUME.

Non, non, jeune homme ; vous avez trop bon cœur pour être même surnuméraire chez lui.

DUFOURAGE.

Ah ! ça, voyons que signifie ces quolibets... ces jeux de mots ?

JULIEN.

J'ai vu cette jeune femme, cette paysanne ; ces pauvres gens, depuis si long-temps souffrent tous les maux de la guerre ; et vous allez leur ravir encore les produits de leurs champs.

GUILLAUME.

C'est ce que disent tous les paysans. Il n'y a qu'un cri sur son compte.

DUFOURAGE.

Mais c'est inconcevable !... j'ai mission pour cela, Monsieur ; nous sommes sur un terrain conquis... c'est autant de pris sur l'ennemi... Mais vous autres, petits cerveaux étroits, vous ne connaissez pas le métier de conquérant.

GUILLAUME.

Ce conquérant à coups de plume.

DUFOURAGE.

Je travaille pour ma patrie, M. le hussard... je tiens la plume, et vous tenez le sabre... chacun son genre... de quoi vous plaignez-vous ? Ils ont de la renommée, des triomphes, de la gloire... et ces gaillards-là ne sont pas contents...

JULIEN.

Quoi qu'il en soit, je vous prie de recevoir ma démission... je ne pourrais pas continuer...

DUFOURAGE.

Va-t-en au diable !... vous n'entendez rien aux matières administratives.

(*Il fait un pas pour sortir.*)

GUILLAUME, se mettant au-devant de lui.

Ainsi, vous allez me laisser là... sans me faire donner des souliers... du pain ?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Le déjeuner de M. le fournisseur est servi.

(17)

DUFOURAGE.

Laisse-moi, je t'en prie; mon déjeuner va se refroidir...

JULIEN.

Vous voyez un pauvre soldat accablé de fatigue... et vous pouvez lui refuser...

DUFOURAGE.

Qu'il rejoigne son corps... je ne suis pas obligé d'avoir des vivres à la disposition de tous les soldats.

JULIEN.

Mais offrez-lui de partager votre déjeuner.

DUFOURAGE.

C'est cela !... des dindes truffées, des salmis de perdreaux !... Peste, la nourriture de l'armée coûterait chère !... en outre de cela, j'ai des officiers-généraux à traiter.

LE DOMESTIQUE.

Le premier service est sur la table... votre maître d'hôtel dit que le gibier ne peut pas attendre.

GUILLAUME.

Et pas de pain !

DUFOURAGE.

Allons, allons... je te suis.

GUILLAUME.

Jeune homme, cesse de le prier... un soldat peut mourir, mais il ne sait pas s'humilier.

DUFOURAGE.

A la bonne heure, il a un beau caractère, j'aime qu'un soldat soit fier.

SCÈNE X.

GUILLAUME, JULIEN, *ensuite* GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Ah ! vous v'là, mon bon M. le secrétaire ; j' vous ons une fière obligation... aussi j' venons pour vous prévenir du grabuge. Ils vont joliment l'arranger, vot' M. Dufourage.

GUILLAUME.

Qui ça ?

JULIEN.

Les habitants du pays ?

Le Soldat.

3

GENEVIÈVE.

Tout juste. Il leur a acheté du foin au même prix qu'il voulait m'acheter le mien... tant y a, que les autres sont dans une colère qu'ils ne se possèdent plus, quoi! et il faut qu'ils aient la tête ben montée... Des Allemands!

GUILLAUME.

Enfin, que veulent-ils faire ?

GENEVIÈVE.

Ils savent que les Français sont tout près de la ville; qu'ils doivent se battre ce matin.

GUILLAUME.

Ah! ah! on se battra!... je ne serai donc pas venu pour rien!

GENEVIÈVE.

Oui, oui, ils disent qu'ils veulent avoir encore des victoires... dame, c'est leux états... et pendant ce temps-là... les autres ont dit comme ça : mes amis, nous viendrons faire danser M. le fournisseur... *ya! ya!* qu'ils ont tous répondu... c'est un ci, c'est un cela... et bien d'autres choses. Enfin il y en a un qui a dit : il sera ben heureux s'il n'est que pendu pour c'te fois ci!

JULIEN.

Est-il possible? il faut le tirer de là, et peut-être cela lui servira de leçon.

GUILLAUME.

Oui, vous avez raison... (*on entend dans l'éloignement une fanfare de trompette.*) Mais j'entends la trompette, elle sonne le rappel... je ne peux pas manquer cette partie-là.

JULIEN.

Fatigué, souffrant, comme vous l'êtes?...

GUILLAUME.

Le canon est un bon médecin... Qu'est-ce qui sait? (*souriant.*) peut-être que c' te fois-ci il me guérira de toutes mes blessures!

GENEVIÈVE.

Que c'est drôle, ces soldats... faut toujours que ça travaille!

GUILLAUME, un peu ému.

Mon garçon... je serais fâché de vous quitter... mais si demain je ne vous revoyais plus... (*il l'embrasse deux fois.*) Adieu... (*souriant.*) Dans tous les cas, je prierai pour le fournisseur.

JULIEN, ému.

Adieu!... brave homme, adieu.

GENEVIÈVE, émue aussi.

Eh! ben, suis-je bête... v'là que j' pleure aussi!

(*Guillaume s'en va par le fond.*)

GENEVIÈVE.

Ah ! ça, dites donc, je vous en prie, n'allez pas dire que je vous ai raconté ce qui se complotte... et si vous m'en croyez, ne prenez pas sa défense, parce que ça vous ferait peut-être du tort.....

JULIEN.

Soyez tranquille... mais il a voulu me rendre service... et je ne sais pas être ingrat !

GENEVIÈVE.

Dame, vous ne serez pas le plus fort, je vous en avertis... mais j'entends du bruit, je me sauve.

(Elle rentre dans la Ferme.)

SCÈNE XI.

JULIEN, DUFOURAGE *entr'ouvre la porte, et passe la tête au travers.*

DUFOURAGE.

Julien!.. Julien!..

JULIEN.

Ah ! vous voilà!..

DUFOURAGE, *s'avançant sur le seuil, il est pâle et défait.*
Que se passe t-il donc mon cher ami?..

JULIEN.

Si vous voulez le savoir, on dit qu'il y aura quelqu'un de pendu... et je crois que c'est vous...

DUFOURAGE, *effrayé.*

Qu'est-ce que c'est que ces plaisanteries là?

JULIEN.

Tout le village est soulevé.

DUFOURAGE.

Oui, c'est ce que Laffeur est venu me dire au moment où j'allais me mettre à table, et j'avoue que cela m'a coupé l'appétit, mais c'est pour rire, je pense...

JULIEN.

Vous croyez? cependant vous êtes bien pâle...

DUFOURAGE.

C'est l'appétit... mitigé par une légère peur... (*tremblant.*)
Dis-moi donc, n'entends tu pas venir?..

JULIEN.

Non, non... mais ne craignez rien, je ne vous abandonnerai pas.

DUFOURAGE.

Je te suis bien obligé... mais tu n'es pas très-fort... si j'en juge par ton physique... J'ai donné ordre à tous mes cuisiniers de s'armer de leurs couteaux de cuisine, de leurs tourne-broches et autres ustensiles... Mais ce soldat qui était avec toi, pourquoi l'as-tu laissé partir... il avait son sabre...

JULIEN.

Vous l'avez si maltraité...

DUFOURAGE.

Du tout, c'est lui qui n'a pas su me prendre... J'ai des momens où je suis très-bon...

JULIEN.

Oui, quand vous avez peur.

DUFOURAGE.

Je t'assure que je voulais faire ma paix avec lui... la preuve, tiens. (*Il montre le domestique.*) C'est que voilà une capote que je lui destinais... Je l'ai trouvée par hasard.

JULIEN.

Il est trop tard maintenant, une autrefois ne vous montrez pas si dur envers les malheureux.

DUFOURAGE.

Ah!.. ah! mon dieu! j'entends du bruit... Ce sont ces maudits paysans!...

JULIEN.

En effet, les voilà...

DUFOURAGE, au comble de l'effroi.

Où me cacher? je me sauve.

JULIEN.

Ils enfonceront la porte.

DUFOURAGE.

Ah! mon ami, tire moi d'embarras!

JULIEN, montrant l'habit que tient le domestique.

Prenez le costume d'un brave, on ne vous reconnaîtra pas!

DUFOURAGE.

Tu crois... Oui, oui... ils ne m'ont jamais vu... Lafleur! allons donc bélière!

(*Il quitte son habit, passe la capote et met le bonnet de police.*)

JULIEN.

Bien! bien... c'est cela... vous êtes tout-à-fait déguisé.

DUFOURAGE, au domestique.

Va-t-en, toi... Ah! et mon portefeuille, diable! dix mille francs en billets de banque.

(Il reprend son portefeuille et le met dans la poche de sa capote.)

Va-t-en, à présent.

LE DOMESTIQUE

Si l'on vient vous demander, je dirai que vous n'y êtes pas?.. n'est-ce pas, monsieur?

DUFOURAGE.

Eh! oui, butor! (*A Julien*) Toi, tu diras que je suis un conscrit, n'est-ce pas?

JULIEN.

Soyez tranquille, on le verra bien... Je réponds de vous à présent!.. ferme!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PAYSANS armés.

PREMIER PAYSAN.

Ne faites donc pas de bruit... tenez, vous autres, v'la sa maison...

GENEVIÈVE, sortant de chez elle.

Vous v'la?

DUFOURAGE, à mi-voix à Julien.

Ah! mon dieu, elle va me vendre!

PREMIER PAYSAN, montrant son bâton.

Nous apportons du bois à vot' fournisseur, et du solide encore.

GENEVIÈVE

Ah! vous allez chez lui...

TOUS.

Oui, oui, entrons!

JULIEN.

Vous demandez M. Dufourage, mes amis il; n'est pas chez lui.

GENEVIÈVE.

Il est sorti? (*le reconnaissant.*) Tiens!..

JULIEN, à mi-voix à Geneviève.

Dites comme moi, je vous en prie!

DUFOURAGE, bas.

Dites comme lui!

PREMIER PAYSAN.

Ah ! ah ! il n'y est pas... êtes vous bien sure ?

GENEVIÈVE, regardant Dufourage.

C'est vrai, il n'est pas chez lui dans ce moment-ci.

DUFOURAGE, tremblant.

Oh ! mon dieu non, il n'y est pas, le moins du monde.

GENEVIÈVE.

Il peut vous le dire, lui... il en sert...

DUFOURAGE.

Oui, j'en sors...

PREMIER PAYSAN.

Oh ! nous le retrouverons... J'allons l'attendre, et s'il rentre aujourd'hui... (*Ils s'asseyent à gauche.*)

DUFOURAGE, à mi-voix.

Eh bien, il paraît qu'ils vont me laisser là de planton ?

PREMIER PAYSAN.

Faut nous mettre en embuscade ; mais comment est-il, pour que je le reconnaissons...

JULIEN.

Vous le reconnaîtrez facilement... c'est un grand...

GENEVIÈVE.

Un grand...

DUFOURAGE, à mi-voix à Geneviève.

Oui, pour les dérouter...

JULIEN.

Il est brun...

GENEVIÈVE.

Oui... il a l'air d'un poltron, mauvaise tournure. (*à mi-voix à Dufourage.*) Ça ne vous fâche pas ?

DUFOURAGE, lui faisant signe.

Ça me rend service.

GENEVIÈVE.

Pendant il est joli garçon... une manière d'esprit.

DUFOURAGE, lui faisant signe.

C'est peut-être imprudent, ce quelle dit là !

GENEVIÈVE, avec malice.

Faut dire tout le contraire, voyez-vous,

JULIEN, aux Paysans.

Et si vous le retrouvez...

GENEVIÈVE.

Arrangez-le, comme il le mérite.

PREMIER PAYSAN.

Soyez tranquille : un grand brun, joli garçon, mauvaise tournure... J'lui répondons de son affaire... allons merçi... Vous autres suivez-moi. Adieu Geneviève. (*Ils sortent en levant leurs bâtons devant la maison.*)

GENEVIÈVE.

Les voilà partis...

DUFOURAGE, regardant.

Chut donc ! elle ne peut pas garder un silence de situation.

JULIEN.

Ils sont déjà loin.

DUFOURAGE.

Ah ! mes enfans, que je vous remercie !

(*Il prend la main de Julien et veut embrasser Geneviève.*)

GENEVIÈVE.

Eh ben ! qu'est-ce que vous faites donc ?

DUFOURAGE.

Rien, ma belle... c'est de la reconnaissance en action.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LATULIPE, SCHABRAQUE, LAVALEUR, et quelques SOLDATS ; ils portent des pains de munition et deux bouteilles avec des verres.

SCHABRAQUE.

Allons, camarades... on va bientôt sonner le boute-selle... il faut boire le coup de l'étrier.

LATULIPE, à Geneviève.

Il s'est enfin décidé à nous envoyer du pain, ce coquin de fournisseur.

DUFOURAGE, à part.

Ah ! dieux, m'auraient-ils reconnu ?

SCHABRAQUE.

On nous a fait distribuer du *schnick*.... mais je gagerais deux jours de pain que le bon fournisseur l'aura fait baptiser.

DUFOURAGE, à part.

Je crois que je ferai bien de ne pas rester ici... je ne puis pas entendre ces choses-là de sang-froid.

(*Il va pour sortir.*)

LATULIPE, à ses camarades.

Ah ! regardez-moi donc ce particulier déguisé en militaire.

LES AUTRES.

Ah ! ah !.. quelle tournure !..

LATULIPE, l'appelant.

Fantassin !.. eh ! fantassin !.. (*lui frappant sur l'épaule.*) Dis donc, camarade...

DUFOURAGE..

C'est à moi que vous parlez?..

LES SOLDATS.

Ah ! ah !..

SCHABRAQUE.

Ecoute donc un peu ici, militaire de hazard !

DUFOURAGE, saluant.

Qu'est-ce que vous voulez?..

LATULIPE.

Y a-t-il long-temps que tu sers, mon brave?

DUFOURAGE.

Long-temps?.. oh ! mon dieu, non, messieurs ; je suis un commençant.

SCHABRAQUE.

Oui, c'est un héros en apprentissage.

LAVALEUR.

Eh ben ! je crois qu'il n'a pas de dispositions... (*Le faisant tourner de son côté.*) Pourtant le physique y est.

LATULIPE, le faisant tourner aussi.

Oui, l'air martial.

SCHABRAQUE, le faisant tourner à son tour.

Dans quel corps es-tu?.. Je serais bien aise de connaître l'instructeur qui forme des gaillards dans ton genre !.. (*Il touche ses jambes avec sa canne.*)

DUFOURAGE.

Ah ! ça, laissez-moi donc tranquille.

LATULIPE.

C'est pour t'apprendre la manœuvre et les demi-tours à gauche.

DUFOURAGE.

Ecoutez, camarades, je ne suis pas en train de rire ;.. laissez-moi, camarades !

SCHABRAQUE.

Camarades !.. ah ça, dis donc, pas de sottises, entends-tu !

DUFOURAGE.

Apprenez que je n'ai jamais insulté personne ;... mais enfin il me semble que tous les guerriers sont frères d'armes...

LATULIPE.

Il est facétieux le conscrit... Moi, je t'engage à prendre du service dans les bizets.

DUFOURAGE, riant forcément.

Ah ! ah ! vous êtes un drôle de corps, vous !.. mais il faut que je m'en aille... parce que, voyez-vous, on n'est pas gai à jeûn.

SCHABRAQUE.

Ah ! le fantassin n'a pas déjeûné ! voyons, faut l'inviter.. Mets-toi là.

LATULIPE.

Oui, oui, et si nous avons le temps, tu nous chanteras une petite chanson, malin !

DUFOURAGE, à part.

Ciel ! déjeûner avec eux ! (*haut.*) Non, camarades, non, je vous remercie ; vous êtes trop polis...

LAVALEUR, le forçant à s'asseoir.

Allons donc, allons donc... tu vas casser la croûte... C'est sans façon...

DUFOURAGE, à part, regardant le pain qui est sur la table.

Sans façon !.. je le crois bien... O mes perdreaux !

SCHABRAQUE, coupant le pain avec son sabre.

Tiens, voilà de quoi nourrir ton courage...

DUFOURAGE.

Où ! vous m'en donnez trop ! (*à part.*) Et dire qu'il faut manger pour ne pas donner de soupçons.

(*Il goûte à son pain en faisant la grimace.*)

LATULIPE.

Eh bien, conscrit tu n'aimes pas le biscuit du soldat... C'est dur, heim ?

DUFOURAGE.

Ah ! ça, mais laissez donc, c'est une niche que vous voulez me faire... ce n'est pas mangeable !.. C'est une horreur ?..

SCHABRAQUE.

Eh ben, va te plaindre à M. le fournisseur... c'est lui qui nous traite comme ça !..

DUFOURAGE.

En vérité... Oh ! c'est épouvantable... encore vous me direz, vous y êtes habitués...

LAVALEUR.

Est-ce qu'il y en de meilleur dans ton corps ?..

DUFOURAGE.

Oh ! oui, mon corps n'est pas accoutumé...

Le Soldat.

LATULIPE.

C'est une infamie... Il paraît qu'il a des préférences, le fournisseur... Tu ne peux pas aller, ça te coupe l'appétit..

SCHABRAQUE.

Bois un coup... v'là une ration d'eau-de-vie, ça va te refaire...

DUFOURAGE, buvant.

Bien obligé, mon ancien... pouah!.. que c'est mauvais.

LATULIPE, buvant.

Le fait est que cette eau-de-vie... on ne sait pas ce que c'est, ça ferait danser toutes les chèvres de mon village!..

SCHABRAQUE, appuyant.

Allez vous plaindre au fournisseur!!!!... voilà comme il nourrit le soldat... et encore il ne permet pas les excès... bien souvent nous ne dinons que de deux jours l'un...

LAVALEUR.

Mille tonnerres!.. je voudrais, pour toute punition, qu'il fût condamné à faire un repas comme nous!..

DUFOURAGE, à part.

Quelle leçon morale!

LAVALEUR.

C'est tout ce que je lui souhaite; mais lui, il se régale, vois-tu, il fait bombance...

DUFOURAGE.

C'est-à-dire il fait bombance!.. vous le flattez furieusement. Je le sais bien, je l'ai vu... aujourd'hui. On croit qu'il mange des perdrix, pas du tout ce pauvre homme... il a un morceau de pain tout sec, et il est de là... qui mange du fromage.

(On entend la trompette et le tambour qui bat le rappel.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JULIEN.

LATULIPE, se levant.

Le tambour, la trompette!.. en avant, mes amis... l'affaire va commencer!

SCHABRAQUE, se levant.

Allons, trinquons.

TOUS.

À la santé de la France!

JULIEN.

Alerte, alerte!.. L'ennemi vient de surprendre un avant-poste!.. on se bat déjà...

LAVALEUR.

Et nous n'y sommes pas! veste!..

LATULIPE.

Emmenons le fantassin... Il faut lui faire la politesse jusqu'au bout.

DUFOURAGE, tremblant.

M'emmener ?.. avec vous ?.. me battre ! je vous remercie... (*On entend le bruit des coups de fusils.*) Ah !.. (*Il pousse un cri.*)

SCHABRAQUE.

En avant, marche !.. comment poltron ! ce bruit-là ne t'échauffe pas ?..

DUFOURAGE.

Non, je ne voudrais pas vous faire du tort.. Vous êtes assez braves pour vaincre tout seuls ! .

LA VALEUR.

Tu n'es donc pas soldat, malheureux !

JULIEN, à mi-voix.

Mais allez donc, ou l'on va vous reconnaître !..

DUFOURAGE, à mi-voix.

Je n'oserai jamais aller au feu !

LATULIPE.

Tu veux donc désertre ! Il faut rejoindre ton régiment.

DUFOURAGE, troublé au dernier point.

Qu'est-ce que ça vous fait ? laissez moi en dépôt... je va rejoindre tout-à-l'heure... quand ça sera fini.

(*Le bruit du combat redouble.*)

LATULIPE.

Le bruit semble se rapprocher.. courons !

(*Il saisit Dufourage.*)

DUFOURAGE, criant.

Au secours !.. laissez-moi !..

SCENE XV.

LES MÊMES, GUILLAUME, *il parait un fusil à la main ; sa veste est en lambeaux.*

GUILLAUME.

Courez donc !... courez donc !... un retranchement vient d'être enfoncé ; je me suis mis dans les fantassins ; mais nous étions en trop petit nombre... nous avons fait ce que nous avons pu... nous n'avons plus de cartouches... mille bombes !..

LES SOLDATS.

Volons à leur secours !..

(*Ils sortent.*)

JULIEN.

Seriez-vous blessé ?

GUILLAUME, avec hontommie.

Si je suis blessé?... je n'en sais rien... mais mon pauvre dolman y a passé.

JULIEN, à Dufourage.

La bonne idée!... donnez-lui votre habit!

DUFOURAGE, quittant sa redingotte.

Ah!... tenez, brave homme, tenez... prenez mon habit.

GUILLAUME.

Le fournisseur!... qui portait un habit de soldat!.. (*prenant la capotte.*) Je cours le réhabiliter!

(*Il sort précipitamment.*)

DUFOURAGE.

Allez! du courage, mon brave.

JULIEN.

Vous en échappez d'une belle!

DUFOURAGE, frappé d'un souvenir.

Ah! grands dieux!... mes billets de banque, mes papiers, que j'ai laissé dans mon uniforme!... Eh! M. le hussard, dites donc, hussard!

JULIEN.

Il est déjà bien loin...

DUFOURAGE, tombant sur un banc.

Malheureux que je suis!... mes billets de banque... et cette lettre!... ah! j'en mourrai, c'est sûr!...

JULIEN.

Pouvez-vous penser à cela dans un pareil moment!... peut-être allons-nous tomber au pouvoir des ennemis...

DUFOURAGE.

Je t'en prie, cours, tâche de le retrouver... et tu épouseras ma sœur!...

JULIEN.

Y songez-vous... le retrouver, c'est impossible!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Ah! mon dieu!... queu tintamare... je n'en peux plus!... c'est-il effrayant!...

DUFOURAGE.

L'avez-vous vu?...

GENEVIÈVE.

Quoi? la bataille... je vous en répons!

DUFOURAGE.

Non... ce vieux hussard!

GENEVIÈVE.

Oh! dieux... de la fenêtre de mon grenier, je l'ai vu comme je vous vois.

DUFOURAGE.

J'espère qu'il ne s'est pas exposé?

GENEVIÈVE.

Lui... il était comme un enragé!

DUFOURAGE.

Quelle imprudence!...

GENEVIÈVE.

Comment... vous ne lui en voulez donc plus?

DUFOURAGE.

Moi! je n'ai jamais porté à personne autant d'intérêt qu'à lui. (à lui-même.) Il en a pour dix mille francs!

GENEVIÈVE.

Eh bien, s'il en revient, il aura bien du bonheur.

DUFOURAGE.

Ah! le malheureux!... si on allait le tuer!

GENEVIÈVE.

Je l'ai vu s'élançer au-devant de la barricade... il ne faisait que charger son fusil, pif! paf!...

JULIEN.

Il est si brave!

DUFOURAGE.

Dis donc si imprudent!

GENEVIÈVE.

Mais tout-à-coup... les autres ont fondu sur lui... et il y avait tant de fumée, que je n'ai plus rien vu du tout!

DUFOURAGE.

C'est un héros!... si je pouvais ravoir quelque chose de ce brave homme... quand ce ne serait que son habit!...

JULIEN, prêtant l'oreille.

Ecoutez... il semble que le feu se ralentit...

(On entend dans la coulisse des cris joyeux, des fanfares de trompettes, des roulemens de tambours.)

Victoire! victoire!...

DUFOURAGE, avec éclat.

Nous sommes vainqueurs!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GUILLAUME, JATULIPE, LAVALEUR,
SCHABRAQUE, SOLDATS.

TOUS.

Victoire! victoire!...

DUFOURAGE.

Ah! vous n'êtes pas tué! ah! dieux que ça fait de bien de voir revenir un brave... Ah! ah!

GUILLAUME.

Ma foi, ce n'est pas ma faute !

DUFOURAGE.

Je vous en fais mon compliment.

JULIEN.

L'ennemi est repoussé ?

GUILLAUME.

Ceux-là ne nous attaquerons plus ! j'en réponds.

DUFOURAGE.

Mon ami, mon cher ami... mon brave, que je suis content de vous revoir. (*mettant la main sur sa poche*) Qu'avez-vous fait de mes papiers ?

GUILLAUME.

Des cartouches.

DUFOURAGE.

Malheureux !.... des cartouches ; c'étaient des billets de banque.

TOUS.

Des billets !

DUFOURAGE.

Il y en avait dix !

GUILLAUME.

Ils ont tué vingt ennemis ! c'est à cinq cents francs par tête... vous voyez que ce n'est pas de l'argent perdu.

DUFOURAGE.

Pas possible ! et tout y a passé ? mon portefeuille, mes lettres ?

GUILLAUME.

Tout. Ah ! cependant il y avait un papier.., qui m'a paru plus dur que les autres, et que j'ai conservé.

DUFOURAGE, à part.

C'est sans doute la lettre du feld-maréchal. (*haut.*) Vous allez me la rendre.

GUILLAUME, lui prenant le bras, et d'un ton sérieux.

Non, non !

DUFOURAGE.

Comment, non ?

GUILLAUME.

Nous avons à causer...

DUFOURAGE, criant.

Qu'est-ce que cela signifie ? vous ne pouvez pas garder ces papiers qui m'appartiennent !

GUILLAUME, tranquillement.

Vous avez raison, mais je puis les remettre au général, et le général peut vous faire...

DUFOURAGE, effrayé, à mi-voix.

Taisez-vous donc... ne criez pas comme cela!... Vous avez donc lu cette lettre. . mais je n'ai rien à me reprocher! je le prouverai!...

GUILLAUME.

Ne criez donc pas comme cela... vous seriez croire que vous avez tort!... Je vous dis que je peux vous faire pendre, et c'est tout ce que je demande... Vous avez bien voulu me laisser mourir de faim!

JULIEN ET LES AUTRES.

Que se passe-t-il donc?

GUILLAUME.

Rien, mes amis... nous causons d'affaires.

DUFOURAGE.

Il appelle cela des affaires. (à Guillaume.) Mais écoutez-moi... vous vous imaginez que cette lettre me compromet, il n'en est rien... cependant comme vous êtes un bon soldat, et qu'il faut toujours récompenser les braves, rendez-moi ce chiffon-là... et vous serez content de moi...

GUILLAUME.

Je ne veux rien pour moi, vous m'avez refusé ce que l'on refuse pas à un mendiant; c'est fini entre nous... mais vous avez bien des torts à réparer... avec ce brave jeune homme, d'abord, et ensuite avec les régimens que vous faites souffrir depuis long-temps. Il faut que vous indemnissiez ces gens-là.

DUFOURAGE.

Indemniser des régimens!... vous voulez donc me ruiner?

GUILLAUME.

Il pourrait vous arriver quelque chose de plus désagréable... vous ferez un peu de bien, ce sera votre pénitence.

JULIEN.

Vous voyez qu'il est généreux.

DUFOURAGE, à part.

Jé érbis bien, c'est moi qui paie.

GUILLAUME.

Écoutez mes conditions... Ce jeune homme aime votre sœur... elle l'aime aussi... vous la lui donnerez... elle sera heureuse, et ils vous béniront; ça ne peut pas vous nuire.

DUFOURAGE, tendant la main.

Eh! bien, accordé... mais...

GUILLAUME.

Vous avez gagné un procès contre une pauvre femme, la

venne d'un soldat; vous voulez faire abattre sa maison, pour-
quoi? pour vous faire bâtir un château... Vous pouvez vous
passer de château, elle ne peut se passer d'une chaumière.

DUFOURAGE.

Ah! mais... vous me rançonnez. Lui rendre sa chaumière...
j'y mettrais du mien...

JULIEN.

Ah! je vous en supplie.

GUILLAUME.

Non, non, morbleu!... il le sera. (*à mi-voix.*) Si vous refu-
sez, le quartier-général n'est pas loin.

DUFOURAGE.

Ah! vous abusez bien de l'amitié que je porte aux militaires...
méchant! Ces diables-là font tout ce qu'ils veulent de moi.
Donnez.

(*Il tend la main.*)

JULIEN.

Vous consentez? quel bonheur!

GUILLAUME, lui remettant sa lettre.

Vivat! j'ai attendri un fournisseur, rien ne manque à ma
gloire!

LATULIPE.

Camarade, je te ferai donner un brevet d'invention!

GUILLAUME.

Ah! ça, pour que la journée se termine gaiement... vous don-
nerez un bon dîner, servi par votre maître d'hôtel, à tous ceux
ici présents.

DUFOURAGE.

Un bon dîner... y pensez-vous.

GUILLAUME.

Vous leur devez bien ça pour le carême que vous leur avez
fait faire. Maintenant, voilà vos billets... Je ne voulais que
vous donner une leçon!...

DUFOURAGE, ravi.

Qu'entends-je?... Elle ne sera pas perdue!... Je veux être
surnommé le père du soldat. (*à part*) Ils dîneront avec le
déserteur que je n'ai pas pu manger.

LES SOLDATS.

Vive notre fournisseur!

FIN.